

Carlo Ossola

Chaire Littératures modernes de l'Europe néolatine (1999-2020)

Minima epidemica – Praelectiones

« Ceux qui tiennent le gouvernail d'un navire ont l'habitude de resserrer dans une page les conditions des mers, la distance des ports et du littoral, dans le but de prévoir et comprendre la traversée qu'il faut encore soutenir. Je ferai donc la même chose pour les livres que je dois encore parfaire ». Tel était le propos d'Ange Politien dans ses *Praelectiones*. Notre voyage sera encore long et le port incertain. Je réunis dans ces pages mes notes de voyage en espérant nous retrouver tous au festin du savoir, à l'heure convenue, après tant de batailles, de tempêtes et d'aventures (*Novellino*, XIX).

Sommaire

1. [La crise de l'ordinaire](#)
2. [Comment sortir de la terreur](#)
3. [Livres de chevet](#)
 - 3.1. [Marc Aurèle](#)
 - 3.2. [Ovide](#)
 - 3.3. [Dante](#)
4. [Les classiques, encore](#)
5. [Europe, notre mère, notre avenir](#)

1. La crise de l'ordinaire

Interview

Journal *La Croix*, 23 avril 2020

« Je suis "confiné" dans mes collines turinoises depuis le 24 février. Ma fille médecin m'avait signalé que l'épidémie était sérieuse, difficile à endiguer et sous-estimée. J'ai donc pris la responsabilité d'annuler, dès le 25, mes cours au Collège de France et de les reporter pour ne pas soumettre mes auditeurs à des risques supplémentaires.

Cet « isolement collectif » – la formule paradoxale me paraît pourtant exacte – que nous vivons crée un grand silence, bien plus radical que dans le film de Philip Gröning du même nom sur la Grande Chartreuse. Dans ce film, il y avait une exaltation du silence. Aujourd'hui en Italie, tout est étouffé, comme dans un gouffre de silence où les bruits s'évanouissent. Cette situation crée aussi des comportements sociaux nouveaux : ce week-end, par exemple, d'une fenêtre à l'autre des rues désertes, les Italiens ont sorti leurs instruments de musique et ont animé de notes harmoniques un espace urbain normalement sillonné par la cacophonie exaltée de la vitesse.

Mon travail est relativement dématérialisé. Je continue donc mes occupations habituelles, la lecture, l'écriture, la correction d'épreuves... Je pense plutôt à ceux qui ne peuvent pas « débrancher » parce qu'ils manipulent la matière dont nous vivons : la nourriture par exemple. Le travail « matériel » devient précieux, enfin ! Pour la première fois, au cours de ce siècle, un président du conseil des ministres, en Italie, a remercié publiquement, dans la même phrase, les médecins et les ouvriers. Les structures profondes des sociétés, peut-être, renaissent : la santé, le travail, l'école.

Je crois que nous vivons la fin du mythe de l'homme ubiquitaire. C'est salutaire. Il faut retrouver une « géographie propre » de l'humain, compatible avec les limites de nos corps. Je compte également sur la fin de la société liquide, vaporeuse, vouée à l'extension plutôt qu'à l'intériorisation. Ce parcours vers nous-mêmes évoque pour moi le *Monde du silence*, si bien décrit par le philosophe Max Picard (1888-1965). Max Picard parle du silence de la nature, des monuments, de ce qui est essentiel... Il le décrit comme une espèce de corde qui relie l'ensemble de l'univers.

L'Europe se relèvera-t-elle de cette crise, alors que les frontières nationales les unes après les autres se rétablissent ? J'ose dire que cette parade de l'ainsi-dite « fermeture des frontières » est l'acte final de leur disparition au sens romantique célébré par le XIX^e siècle et par la Première Guerre mondiale. Aujourd'hui les frontières sont plus impalpables : le virus suit le trajet de nos avions. Les frontières et les murs n'existent plus que pour les pauvres qui marchent à pieds nus cherchant un asile qu'ils ne trouvent que parcimonieusement chez nous. Les frontières sont la représentation exacte de l'épaisseur de notre égoïsme : en Europe, comme en Israël, comme à la frontière entre États-Unis et Mexique.

Pour traverser cette période, les « vertus communes », ces vertus de la vie quotidienne qui ne sont pas de « petites vertus » peuvent nous aider : l'affabilité, la discrétion, la bonhomie, la franchise, la loyauté, la gratitude, la prévenance, l'urbanité, la mesure, la placidité, la constance, la générosité. Elles peuvent être comprises comme des vertus d'adoucissement. Elles sont un

« remède dans le mal » dirait Jean Starobinski. Comme le dit Ovide « *Nominibus mollire licet mala* » : il faut assouplir la « douleur de vivre » par des noms qui « nomment mieux », parce que dans nos vies tout geste, acte de parole, est aussi une action.

Deux me semblent nécessaires dans les détresses que nous commençons à connaître : la *mesure* et la *constance* : savoir tenir un rapport de confiance et d'équilibre et en même temps admettre que les temps seront longs et difficiles et qu'il faut prendre des habitudes de longue durée.

La discrétion peut aussi nous être utile dans une période qui génère beaucoup d'angoisse, des rumeurs et qui provoque aussi de la promiscuité liée au confinement. La discrétion est l'art de garder patiemment en soi tout ce que l'on écoute, la force de mettre de côté le bourdonnement mondain. Elle est proche du discernement. Il faut réduire, j'ose le dire, l'espace de nos pertinences, l'extension de notre pouvoir d'agir. Le philosophe Vladimir Jankélévitch le résume admirablement : « *Le plus d'amour possible dans le moins d'être possible [...]. Le moins de mots possible pour le plus de sens possible* » (*Le Paradoxe de la morale*).

Quant à l'urbanité et la prévenance, certains se demanderont si elles peuvent encore se pratiquer alors que toute vie civile pratiquement disparaît. Au contraire, elles deviennent plus précieuses, puisque nous ne pouvons plus « éviter » l'autre, le voisin de palier, la communauté – souvent ignorée – de l'immeuble. La vie de famille pourra gagner en qualité, si nous adoptons et déclinons dans notre quotidien le mot « moindre » : moins d'espace, un ton de voix retenu, pour développer un espace intérieur, plein de souvenirs, de projets, de rêves, mais surtout d'écoute.

Enfin, la vertu de gratitude peut s'exercer. Je l'espère en tout cas. Nous commençons à voir comment tout le quotidien est précieux, le plus usuel dans le quotidien, le plus humble du quotidien : remercier les hommes, demander pardon à la nature que nous avons si maltraitée et qui fait pourtant surgir, chaque jour, le soleil et le printemps.

À côté de ces vertus actives, nous sommes aussi invités à redécouvrir des vertus passives : la patience, le renoncement, le détachement... Non plus la prise, mais la déprise disait Roland Barthes. Pour les redécouvrir, le plus direct me semble d'adopter, chaque jour, un peu plus de *Gelassenheit*, de *déprise* par rapport aux objets. Ce n'est pas un temps pour ramasser mais pour nettoyer, mieux encore balayer le superflu. Et quand on commence, chaque petite promenade dans nos vies montre tellement d'incrustations de superflu...

Restent les vertus héroïques : la foi l'espérance et la charité. Ce sont les grands piliers de la tradition chrétienne. Dans la *Divine Comédie*, Dante est examiné sur ces vertus théologiques avant de pouvoir accéder à la contemplation du mystère trinitaire. Mais il rappelle que c'est la Grâce qui nous les donne. Il faut donc prier d'en être dignes. Nous ne les possédons pas en propre. Nous ne sommes que de pauvres hommes ».

Et maintenant mes journées

a. Le regard

« Ce qui change, aujourd'hui, c'est l'exercice du regard. Rien, apparemment, vient vers moi : ni passants, ni vitrines, aucune annonce, rien d'inattendu.

C'est précisément l'heure d'exercer le regard sur l'usuel, le domestique, le quotidien : le *Parti pris des choses*, dirait Francis Ponge.

Je pose enfin mon regard et je me laisse regarder par ce qui est autour de moi, souvent des objets que j'avais neutralisés : des dons d'anniversaire, des gravures des villes où j'ai habité, une pendulette qui montre toujours la même heure, disparu l'artisan qui l'avait accommodée – dont je ne retrouve même plus le nom.

Je commence à constater combien de ma vie j'ai laissé tomber, dans la quête d'un au-delà, si fugitif, de l'"*hic et nunc*". Je reviens petit à petit à ma *Collection de sable* – dirait Italo Calvino –, une collection en creux, la partie qui s'est vidée de la clepsydre, les actes manqués, l'inaccompli qui encore me ronge (et je commence à pressentir que ce qui n'arrive plus à la mémoire, l'oublié, est peut-être le plus grave, parce qu'il ne 'rode' plus).

Le regard sera donc la première lecture, la curiosité de l'ici que je touche et qui définit mon espace propre. Je voudrais – les prochaines semaines – savourer cette lecture et arriver le soir au fond de la page de ma journée en la fermant sur le signet "ici je m'endormis " (un petit signet en parchemin enluminé, que j'ai perdu). »

b. La musique

« Je commence ma journée dans mon appartement ; il faut surgir du silence, tout en le prolongeant encore : le [Baldassarre Galuppi d'Edna Stern](#) [1] m'accompagne doucement. La mélancolie, au cœur de la journée, peut s'emparer de chacun de nous ; c'est l'heure où nous avons l'habitude de partager notre déjeuner avec nos collègues, nos amis ; on repense à nos rendez-vous manqués, notre rythme est encore à trouver. *Mignon* vient causer avec nous et rompre cette solitude que certains connaissent, grâce à [Schumann, interprété par Joerg Demus](#) [2]. L'après-midi avance, le temps semble nous regarder. Les heures qui ne reviendront plus, les occasions gaspillées, nous les confions à présent à un [Aria de Bach](#) [3]. Le soir enfin. Une autre journée nous a été accordée, pourquoi ne pas lever les yeux avec un [Hymne de Tchaïkovski ?](#) » [4].

Références

[1] <https://www.youtube.com/watch?v=l5gL2ytGrD8>

[2] <https://www.youtube.com/watch?v=pDJHbyEdJbI>

[3] *Erbarne dich, mein Gott* : https://www.youtube.com/watch?v=BBeXF_lnj_M

[4] *Hymn of the Cherubim* : https://www.youtube.com/watch?v=SZQzW_QfPew

2. Comment sortir de la terreur

À présent que nous sommes tous confinés, il convient aux jeunes gens – comme le conseille quelques sages Proverseurs – et aux personnes âgées de se retirer avec Boccace « dans des lieux de campagne » pour se distraire de la contagion et mieux la comprendre. Non pas tant pour laisser vagabonder son imagination dans la longue histoire de la “mort épidémique” (Thucydide, Boccace, Manzoni, Camus, Saramago, pour ne citer que les auteurs les plus connus), que pour observer quels comportements elle secrète chez les hommes. Il semble, par exemple, que la solidarité se soit amplement accrue par rapport aux temps de Thucydide qui, décrivant la peste d’Athènes, observe : « Ceux qui, par crainte, évitaient tout contact avec les malades périssaient dans l’abandon : plusieurs maisons se vidèrent ainsi faute de secours ; ceux qui approchaient des malades périssaient également, surtout ceux qui se piquaient de courage ». Les don Ferrante manzoniens se sont également faits plus rares : « dès que l’on commença à parler de la peste, don Ferrante fut un des plus résolus et toujours un des plus constants à la nier, non pas avec des cris de rage comme le peuple, mais avec des raisonnements auxquels personne ne pourra reprocher au moins le manque d’enchaînement. [...] *His fretus*, c’est-à-dire sur ces fondements, il n’usa d’aucune précaution contre la peste ; il la prit, s’alla mettre au lit, et mourut, comme un héros de Métastase, en s’en prenant aux étoiles » (*Les Fiancés*, chap. XXXVII).

Les héros qui ont traversé, impavides, gymnases, neiges et jet lag, qui ont défendu le mythe productif de la Chine et veulent y revenir au plus vite semblent en revanche plus nombreux. A ceux-là, il est difficile – ils n’en ont pas le temps – de leur faire lire Camus, de leur expliquer que la “santé” est un bien moins durable que la sagesse, que l’ignorance est terriblement contagieuse : « Le mal qui est dans le monde vient presque toujours de l’ignorance, et la bonne volonté peut faire autant de dégâts que la méchanceté, si elle n’est pas éclairée. Les hommes sont plutôt bons que mauvais, et en vérité ce n’est pas la question. Mais ils ignorent plus ou moins, et c’est ce qu’on appelle vertu ou vice, le vice le plus désespérant étant celui de l’ignorance qui croit tout savoir » (*La peste*).

On mesure, certes, au cours de ces semaines, le hiatus impossible à combler – produit par les sociétés de la “consommation ubiquitaire” – qui sépare aujourd’hui l’individu, un être désormais sans “géographie propre”, des nations, statiques, qui peinent à fermer des frontières perméables et infranchissables seulement pour ceux qui appartiennent au cortège des réfugiés, les seuls face à qui on peut ériger des barrières.

Pourtant, curieusement, le vocabulaire que nous utilisons pour la contagion est encore entièrement géographique, digne de jeux de batailles – quand des foules jaillissent de toute part –, avec ses encerclements, ses vallées, ses confinements, alors qu’elle est plus sinieuse et qu’elle fait toujours plus abstraction de foyers reconnaissables, si bien que c’est avec les mots de l’*Aveuglement* de Saramago qu’on la décrit le mieux : « et après avoir fermé les yeux pendant cinq minutes il était arrivé à la conclusion que la cécité, indéniablement un terrible malheur, pourrait néanmoins être relativement supportable si la victime de semblable coup du sort conservait un souvenir suffisant non seulement des couleurs, mais aussi des formes et des plans, des surfaces et des contours, à supposer bien entendu que la dite cécité ne soit pas de naissance. Il en était même arrivé à penser que l’obscurité dans laquelle vivaient les aveugles n’était finalement qu’une simple absence de lumière et que ce que l’on appelle cécité était quelque chose qui recouvrait simplement l’apparence des êtres et des objets, les laissant intacts derrière leur voile

noir. Maintenant, au contraire, voici qu’il se trouvait plongé dans une blancheur si lumineuse et si totale qu’elle dévorait plutôt qu’elle n’absorbait les couleurs et aussi les objets et les êtres, les rendant ainsi doublement invisibles. »

Bien entendu, nous n’en sommes pas là. Mais il est bon d’imaginer les comportements d’une société où les personnes contaminées seraient plus nombreuses que celles considérées comme saines : la scission entre “intacts” et malades tomberait, on aurait à imaginer de nombreuses formes intermédiaires d’aide “impure”, abandonnant ainsi le souci impropre d’isoler les semeurs de peste. Ces accélérations de contaminations réciproques montrent bien que la forme ultime de l’utopie du “phalanstère” est précisément le “lazaret” du corps malade du monde et de la nature qui nous enveloppe. L’enchevêtrement funeste des mégapoles que nous habitons a été bien décrit par Calvino dans les *Villes invisibles*, dans cette Léonie qui est notre présent : « Le déjet de Léonie envahirait peu à peu le monde, si sur la décharge sans fin ne pressait, au-delà de sa dernière crête, celle des autres villes, qui elles aussi rejettent loin d’elles même des montagnes de déchets. Peut-être le monde entier, au-delà des frontières de Léonie, est-il couvert d’ordures, chacun avec au centre, une métropole en éruption ininterrompue. Les confins entre villes étrangère ou ennemie sont ainsi des bastions infects où les détritrus de l’une et de l’autre se soutiennent, se menacent et se mélangent ».

L’épidémie de coronavirus ne peut être dissociée des autres épidémies au seul motif que ces dernières sont (pour l’instant) circonscrites parmi les parias : le manque d’eau ou la flaque de boue polluée ; et la chasse au refuge, au contraire, ne sera jamais assurée parce que, tout juste trouvé, arrivera – voire, est déjà arrivé – cet “autre moi-même”, plus rapide et avide de “paradis artificiels”.

Rares sont les solutions de contournement, mais il reste celle, si délicieusement italienne, de l’ironie : « C’est être ignorant qu’être superstitieux, mais ne pas l’être porte malheur » (Eduardo De Filippo). Le premier traitement n’est peut-être pas celui de la recherche des “racines du mal” (sur lesquelles a médité Bronisław Baczko dans *Job mon ami*) [1], mais la difficile acceptation du fait que la contagion ne finira pas de sitôt, de façon à agir infatigablement et avec résignation, résolument et sans illusions, comme les médecins de la *Peste* de Camus, et comme la majeure partie de nos médecins : « Et si on leur annonçait un résultat, ils faisaient mine de s’y intéresser, mais ils l’accueillaient en fait avec cette indifférence distraite qu’on imagine aux combattants des grandes guerres, épuisés de travaux, appliqués seulement à ne pas défaillir dans leur devoir quotidien et n’espérant plus ni l’opération décisive, ni le jour de l’armistice ». Ainsi, le véritable problème aujourd’hui – comme le signalent déjà tant les virologues les plus scrupuleux que les sociologues les moins incantatoires – face aux constantes “aggravations”, du climat aux épidémies, est précisément de décider ce que nous considérons être la “trêve”.

Références

[1] B. Baczko, *Job mon ami. Promesses du bonheur et fatalité du mal*, Paris, Gallimard, 1997.

3. Livres de chevet

« Dans l'espace restreint de notre confinement, le désir de lecture se réduit aussi à ce qui est vraiment indispensable. Je suggère, une fois par semaine, un livre dont la compagnie est discrète, simple, capable d'arriver droit au cœur. »

Carlo Ossola

3.1. Marc Aurèle

Pensées pour moi-même [1]

Ce journal de sagesse est entré dans mes lectures quand j'étais tout jeune, et il m'accompagne comme un modèle idéal de vie : « De ma mère [je retiens] la piété et la générosité ; l'habitude de s'abstenir non pas seulement de faire le mal, mais même d'en concevoir jamais la pensée ; et aussi, la simplicité de vie, si loin du faste ordinaire des gens opulents » (I, 3).

Ce livre de l'âme m'est encore plus présent dans ce temps funeste, nous invitant à contempler la mort mais aussi à goûter la saveur simple du pain : « Ainsi, les objets acquièrent je ne sais quelle grâce et quel attrait par les accidents mêmes qui leur surviennent. Par exemple, le pain, quand il cuit, crève sur quelques points ; et il se trouve cependant que les trous qui se forment et qui sont réellement des fautes dans l'art et le dessein de la boulangerie, présentent une certaine convenance et stimulent en nous l'appétit des aliments. C'est de même encore que les figues se fendent quand elles sont tout à fait à point, et que, dans les olives qui sont mûres, ce goût, qui annonce l'approche de la décomposition, ajoute au fruit une saveur toute particulière » (III, 2).

Savourons, accomplissons donc l'instant qui nous est concédé : « À toute heure, songe sérieusement, comme Romain et comme homme, à faire tout ce que tu as en mains, avec une gravité constante et simple, avec dévouement, avec générosité, avec justice ; songe à te débarrasser de toute autre préoccupation ; tu t'en débarrasseras si tu accomplis chacun de tes actes comme le dernier de ta vie » (II, 5).

Carlo Ossola

Références

[1] Voir en ligne le lien suivant : https://fr.wikisource.org/wiki/Pensées_pour_moi-même

3.2. Ovide

Éloge de l'hospitalité

[*Les Métamorphoses*, Livre VIII, v. 620-724]

« C'est tout près d'un étang, autrefois terre ferme,
Aujourd'hui marécage à mouettes et à foulques.
Déguisés en mortels, Jupiter et Mercure,
Son caducée en main mais sans ailes, y vinrent.
Pour trouver où dormir frappant à mille portes
On leur en ferma mille. Une seule s'ouvrit,
Petite, au toit de chaume et de roseau palustre,
Mais Baucis, pieuse vieille, et, son égal en âge,
Philémon, mariés là dans leur jeunesse, ensemble
Y vieillissaient et allégeaient leur pauvreté
En l'avouant et la portant sans amertume.
N'allez chercher ici ni maître ni valet,
Ordonnant et servant, eux seuls sont la maison.
Donc, quand les gens du ciel de ces humbles pénates
Ont pu franchir, tête courbée, la porte basse,
Le vieillard les invite à s'asseoir, offre un banc,
Baucis s'empresse à le couvrir d'un gros tissu,
Puis, dans l'âtre écartant la cendre tiède, avive
Le feu d'hier, jetant feuille et écorce sèche,
De son souffle affaibli par l'âge encor l'enflamme,
Brise menu fagots et brandes du bûcher,
Les met sous un petit chaudron de bronze, épluche
Un chou cueilli au potager bien arrosé
Par son mari, dépend d'une solive noire,
S'aidant d'une fourche à deux dents, le dos d'un porc
Depuis longtemps fumé, taille une mince tranche
Et la met attendrir au bouillon du chaudron.
Entre-temps, bavardant, ils font passer le temps
Et oublier l'attente. Un baquet était là,
De hêtre, à anse courbe, accroché à un clou.
Les dieux, rempli d'eau tiède, y réchauffent leurs membres.

Au milieu de la pièce, un mol matelas d'ulves
Est posé sur un lit à cadre et pieds de saule.
Battant le matelas de molle ulve du fleuve
Reposant sur le lit à cadre et pieds de saule,
Les vieux le couvrent d'un tapis qu'on n'y étend
Qu'aux jours de fête, encor qu'il soit vieux, sans valeur,
Et bien digne d'un lit à cadre et pieds de saule.
Les dieux s'allongent là. Manches troussées, la vieille,
Tremblotant, met la table. Un des trois pieds, trop court,
Est calé d'un tesson. La table horizontale

Et droite, elle l'essuie de menthe verte, y sert
L'olive à deux couleurs de la chaste Minerve,
Des cornouilles d'automne en lie de vin confites,
Un bloc de lait caillé, du radis, des endives,
Des œufs tout doux tournés et tiédés sous la cendre,
Le tout en plats de terre, un cratère orfévri
D'argent de même aloi, et, taillées dans du hêtre,
Des coupes aux flancs creux enduits de cire blonde.

Les plats chauds sont bientôt apportés du foyer,
Vite on ressert le vin, qui n'est pas d'un grand âge,
Puis on fait place nette à un second service
De noix, figues mêlées à des dattes ridées,
Prunes, larges paniers de pommes parfumées,
Enfin raisin cueilli sur de pourpres vignobles
Et blanc rayon de miel, outre, meilleur que tout,
Riant visage, accueil sans froideur ni disette.
Lors les vieillards voient le cratère, à peine vide,
Se remplir seul d'un vin qui de soi-même y monte.
Étonnés du prodige, effrayés, mains au ciel,
Philémon et Baucis récitent des prières
Et demandent pardon pour ce repas trop simple.
Une seule oie gardait leur modeste mesure,
Ils veulent l'immoler pour leurs hôtes divins,
Mais de son aile preste épuisant leur grand âge
Elle s'en joue longtemps. Enfin ils la voient fuir
Près des dieux. Défendant qu'on la tue, ceux-ci disent :
Oui, nous sommes des dieux, et vos voisins impies
Expieront leur conduite. Il vous sera donné
D'être épargnés. Quittez seulement votre toit,
Accompagnez nos pas, grimpons cette montagne
Ensemble. Obéissant, précédés par les dieux,
Appuyés d'un bâton, appesantis par l'âge,
Ils montent pas à pas, avec effort, la pente.
Une portée de flèche avant d'être au sommet,
Tournant les yeux ils voient qu'un lac a englouti
Les maisons, la leur seule étant encor debout.
Comme ils s'étonnent, comme ils pleurent leurs voisins,
La cabane vétuste et pour deux trop petite
Se change en temple et ses poteaux en colonnade,
Son chaume rejaunit, devient un toit doré,
La porte est ciselée, le sol dallé de marbre.
Lors Jupiter avec bonté s'adresse à eux :
Vieillard ami du juste, et toi, sa digne épouse,
Parlez. Quels sont vos vœux ? Tous les deux se concertent,
Et Philémon indique aux dieux leur choix commun :
Surveiller votre temple et devenir vos prêtres,

Et puissions-nous, ayant vécu dans la concorde,
Être emportés à la même heure, et que jamais
Je ne voie son bûcher ni elle ne m'enterre.
Leur vœu fut exaucé. Ils gardèrent le temple
Tant que dura leur vie. Un jour qu'accablés d'ans
Face aux marches sacrées ils en narraient l'histoire,
Baucis vit Philémon se couvrir de feuillage
Et le vieux Philémon vit s'enfeuiller Baucis.
Déjà leur tête en cime se dressait. Chacun
Tant qu'il le put parla à l'autre. Adieu, mon âme,
Se dirent-ils ensemble, et un rameau ensemble
Couvrit leur bouche. Un Bithynien montre encor là
Les deux troncs côte à côte issus de leurs deux corps.
Je le tiens de vieillards peu vantards, n'ayant nulle
Raison de me mentir, et j'ai vu des guirlandes
À leurs branches pendues, et dit, en offrant une :
Aux dieux le soin des dieux, aux fidèles l'hommage. »

L'hospitalité est sacrée



Ovide, Éloge de l'hospitalité (*Philémon et Baucis*)

Ce texte émouvant des *Métamorphoses* d'Ovide fait de l'hospitalité non pas un étalage de dons mais, plus profondément, la rémission à autrui, à l'*advena* inconnu qui vient frapper à notre porte. Chaque grande civilisation se réunit et se résume autour d'un mythe d'accueil *désintéressé* : dans

la Bible, l'hospitalité d'Abraham, qui reçoit dans sa pauvreté le Seigneur qui passe, va mériter une longue et féconde descendance : « ¹L'Éternel lui apparut parmi les chênes de Mamré, comme il était assis à l'entrée de sa tente, pendant la chaleur du jour. ²Il leva les yeux, et regarda : et voici, trois hommes étaient debout près de lui. Quand il les vit, il courut au-devant d'eux, depuis l'entrée de sa tente, et se prosterna en terre. ³Et il dit : Seigneur, si j'ai trouvé grâce à tes yeux, ne passe point, je te prie, loin de ton serviteur. ⁴Permettez qu'on apporte un peu d'eau, pour vous laver les pieds ; et reposez-vous sous cet arbre. ⁵J'irai prendre un morceau de pain, pour fortifier votre cœur ; après quoi, vous continuerez votre route ; car c'est pour cela que vous passez près de votre serviteur. Ils répondirent : Fais comme tu l'as dit. ⁶Abraham alla promptement dans sa tente vers Sara, et il dit : Vite, trois mesures de fleur de farine, pétris, et fais des gâteaux. ⁷Et Abraham courut à son troupeau, prit un veau tendre et bon, et le donna à un serviteur, qui se hâta de l'apprêter. ⁸Il prit encore de la crème et du lait, avec le veau qu'on avait apprêté, et il les mit devant eux. Il se tint lui-même à leurs côtés, sous l'arbre. Et ils mangèrent. ⁹Alors ils lui dirent : Où est Sara, ta femme ? Il répondit : Elle est là, dans la tente. ¹⁰L'un d'entre eux dit : Je reviendrai vers toi à cette même époque ; et voici, Sara, ta femme, aura un fils. Sara écoutait à l'entrée de la tente, qui était derrière lui. ¹¹Abraham et Sara étaient vieux, avancés en âge : et Sara ne pouvait plus espérer avoir des enfants. ¹²Elle rit en elle-même, en disant : Maintenant que je suis vieille, aurais-je encore des désirs ? Mon seigneur aussi est vieux. ¹³L'Éternel dit à Abraham : Pourquoi donc Sara a-t-elle ri, en disant : Est-ce que vraiment j'aurais un enfant, moi qui suis vieille ? ¹⁴Y a-t-il rien qui soit étonnant de la part de l'Éternel ? Au temps fixé je reviendrai vers toi, à cette même époque ; et Sara aura un fils ». (Genèse, XVIII, 1-14 ; trad. Louis Segond).

Les civilisations issues du monde classique placent l'inconnu qui vient vers nous comme le centre même de toute action digne. La règle de saint Benoît, qui est à la base de la tradition monastique occidentale, le dit clairement : « On doit recevoir les Hôtes, comme Jésus-Christ même, puisqu'il doit dire un jour, *J'ai été voyageur et étranger, et vous m'avez reçu*. (Math.25.) Il faut leur rendre à tous l'honneur qui leur est dû ; mais on doit avoir plus de considération pour les voyageurs, et pour ceux qui nous sont unis par les liens sacrés d'une même foi. Donc, au moment qu'on saura l'arrivée de quelque Hôte, le Supérieur et quelques-uns des Frères iront au-devant de lui avec toutes les marques d'une charité sincère (*Gal. 6*) ; et après avoir fait la prière ensemble, ils pourront lui donner et recevoir de lui le baiser de paix ; ce que l'on ne fera point qu'après avoir prié, afin de prévenir les illusions du Démon. On les saluera avec une humilité profonde ; et soit qu'ils arrivent au Monastère, ou qu'ils en partent, on adorera Jésus-Christ qu'on reçoit en leur personne, par une profonde inclination, ou par un prosternement de tout le corps. (*Matth. 18, 5*) Aussitôt que les Hôtes auront été reçus, on les mènera dans l'Eglise à la prière ; et ensuite le Supérieur, ou celui des Frères auquel il en aura donné l'ordre, s'asseyera auprès d'eux, et leur lira la parole de Dieu, pour leur édification ; et après, on les traitera avec toute l'honnêteté que l'on pourra. Le Supérieur se dispensera du jeûne pour manger avec eux » (*Règle*, chap. LIII, *De la manière de recevoir les Hôtes*).

Également, dans le *Décameron* de Boccace, la plus haute civilisation du Moyen Âge des chevaliers et des vertus de fidélité absolue se résume dans le geste généreux et humble de Federigo degli Alberighi qui, pour accueillir sa dame, vainement aimée, lui sert son faucon, alors qu'elle était venue précisément pour le lui demander pour distraire son fils malade ; mais elle comprend le cœur de Federigo et la légende de Boccace nous dit : « Federigo degli Alberighi aime et n'est point aimé. Ayant dépensé tout son bien en prodigalités, il ne lui reste plus qu'un faucon qu'il

donne à manger à sa dame venue chez lui pour le voir. Celle-ci apprenant cette nouvelle preuve d'amour, change de sentiment, le prend pour mari et le fait riche » (*Décameron*, V, 9).

Des textes fondamentaux ont réécrit ce mythe, de La Fontaine à Goethe, de Hawthorne à Jünger ; mais aucun d'eux n'a la force de définition ultime que Dag Hammarskjöld a scellée dans son *Journal* : « Quel est finalement le sens du mot sacrifice ? Ou même du mot don ? Celui qui n'a rien, n'a rien à donner. Le don va de Dieu à Dieu. » (*Jalons*, note de 1953). C'est pourquoi Philémon et Baucis baignent, depuis toujours, dans l'éternité.

Carlo Ossola

3.3. Dante

L'Alléluia de Dante

Les 500 ans de la disparition de Raphaël ont été à peine célébrés (le 6 avril) que s'annoncent déjà les 700 ans de la mort de Dante (2021), devancés par l'instauration, dans le calendrier annuel, d'un « jour de Dante » le 25 mars, jour de l'Annonciation et, à Florence à l'époque de Dante, début de l'année civile. Profitons du temps pascal pour rappeler que dans la fiction du poème, le parcours de la *Divine Comédie* se déroule lors de la semaine sainte de 1300, année du Jubilé. Il s'agit donc, éminemment, d'un poème de Résurrection : Dante lui-même, au sommet du *Purgatoire*, décrit dans un tercet lumineux la joie à venir des ressuscités : « Comme les bienheureux, au dernier appel, /surgiront soudain de leur sépulcre, /en alleluyant, de leur voix retrouvée » (XXX, 13-15).

Au nom du réalisme, le XIX^e siècle et en particulier Francesco De Sanctis a célébré l'âpreté de l'*Enfer*, rachetée en amour et en dignité par les chants de Paolo et Francesca et d'Ulysse. Les grands écrivains du XX^e siècle ont préféré le *Purgatoire*, la « douce couleur de saphir oriental » si chère à Borges (*Sept nuits*), ou le Paradis de l'exil douloureusement et nouvellement médité par Mandel'stam : « Du haut d'inhumains d'escaliers/Devant des palais tout en angles/Alighieri pouvait chanter/plus intensément sa Florence/de ses lèvres desséchées » (*Cahiers de Voronej*, 1935-1937) ; ou le Paradis tellurique et cosmique décrit par Saint-John Perse, le poète d'*Anabase* et d'*Exil*, lorsqu'il commente l'incipit du chant II : « Ô vous qui êtes en une petite barque,/désireux d'entendre, ayant suivi/mon navire qui vogue en chantant », en ces termes : « On n'avait pas entendu cette voix depuis l'antiquité latine. Et voici que ce chant n'est plus réminiscence, mais création réelle, et comme un chant de ruche nouvelle essaimant en Ouest, avec son peuple de Sibylles... [...] Poésie, heure des grands, route d'exil et d'alliance, levain des peuples forts et lever des astres chez les humbles » (*Pour Dante*, 1965). Non, Dante n'est plus, ou plus seulement, « réminiscence » (même s'il faudrait toujours l'apprendre par cœur) mais avenir, pour le XXI^e siècle : « Il est absurde de lire les chants de Dante sans les tirer vers l'actualité. Ils sont faits pour cela. Ils sont des projectiles pour saisir l'avenir. Ils exigent un commentaire *in futurum* » (Mandel'stam, *Conversation sur Dante*).

Les célébrations prévues pour l'année prochaine ont suscité une grande ferveur : en Italie, le « Comité national pour les Célébrations dantesques », institué par le ministre Dario Franceschini, a

reçu plus de 300 projets en provenance de toute l'Italie, d'Europe, d'Amérique latine, des États-Unis ; des initiatives qui concernent tous les arts, musique, opéra, théâtre, les musées, les archives, les villes de Dante, les académies, les universités, les écoles. Comme le voulait Ezra Pound, Dante est réellement *everyman*, chacun de nous ; à la fin du XX^e siècle, les voix de Carmelo Bene, Vittorio Sermoniti, Vittorio Gassman et surtout Roberto Benigni ont porté la *Comédie* sur les écrans de télévision et dans les places publiques ; Dante est vraiment « populaire » : on peut s'en féliciter, à condition que cela ne signifie pas le réciter en passant, un jour par an, et en perdre la lecture – lecture intégrale du poème – dans les écoles. Dans ce sens, Dante est le reflet fidèle de notre époque : la plupart des projets présentés ramènent Dante au spectacle et à la scène ; ou à une myriade de congrès à venir, propres aux ateliers académiques. Toutefois Dante n'est pas un poète de la fête, mais de l'exil, des destins ultimes de l'humanité : jamais Dante ne se félicite d'une pause (sauf, l'espace d'un instant, lors de ses retrouvailles avec Casella), il court « à la fin ultime », dans la hâte et dans la soif : « Chez Dante, les images se séparent et se donnent congé. Il est dur de descendre les ravines de ses vers, foisonnants d'adieux » (encore Mandel'stam).

Dante est un poète *in futurum* : quand cette pandémie sera terminée, nous, qui sommes aujourd'hui enfermés, le trouverons à nous attendre, pour nous guider de la douceur paisible de ses vers : « Comme les brebis sortent de leur étable, /une, puis deux, puis trois, et les autres restent, /timides, les yeux et le museau baissés, /et les autres font ce que fait la première, /se serrant derrière elle, si elle s'arrête, /simples et calmes, et ne savent le pourquoi ; /c'est ainsi que je vis bouger et venir alors /la tête du troupeau fortuné, /le visage pudique et la démarche honnête » (*Purg.*, III, 79-87).

C'est un poème infini, qui toutefois se clôt : « Ici la haute fantaisie perdit sa puissance ; /mais déjà il tournait mon désir et vouloir/tout comme roue également poussée, /l'amour qui meut le soleil et les autres étoiles » (*Par.*, XXXIII, 142-145) ; la tâche du poète se termine ; pour celui qui a fait la route de la Croatie pour voir le visage du Christ dans le voile de Véronique, la Grâce permet au désir et à la volonté de se satisfaire enfin et de se réduire à un seul ordre universel, comme le note Niccolò Tommaseo : « **Fantaisie** : la vision des choses célestes rend inutile la fantaisie, qui fait place au pur intellect. **Tournait** : Dieu tournait mon désir et l'amour, satisfaits, d'un mouvement libre, égal et tranquille ». Enfin se clôt la longue bataille de la tentation, du duel entre le Bien et le Mal, dans ce *velle* délivré, qui avait été encerclé des liens et des pièges du Malin, selon les *Confessions* de saint Augustin : « *Velle meum tenebat inimicus* (l'ennemi tenait mon vouloir) » (VIII, 10).

C'est dans l'âpreté de ce rude combat qu'il faut lire le poème : deux parties sur trois (*l'Enfer* et le *Purgatoire*) parlent de peines : éternelles ou pouvant être expiées ; le Paradis terrestre est vide ; dans le *Paradis* aussi, Dante subit des interrogations constantes (sur la foi, sur l'espérance, sur la charité), son aïeul lui ayant révélé son destin d'exilé, Béatrice elle-même finissant par s'éloigner dans la gloire. Mais ce *velle* (vouloir) apaisé est aussi la fin du triomphe du *Dies irae* : « *Dies irae, dies illa, /Solvat seclum in favilla, /Teste David cum Sybilla* (Le jour de colère, ce jour-là / Réduira le siècle en cendres/Comme le prédit David avec Sibylle) », puisqu'à présent la Sibylle et ses sentences se dissipent pour toujours : « Ainsi la neige se descelle au soleil ; /ainsi au vent dans les feuilles légères/se perdait la sentence de Sibylle » (*Par.*, XXXIII, 64-66). Seuls quelques

grands écrivains du XX^e siècle ont compris ce « combat rocheux » que décrit le poème ; rappelons, entre tous, Flannery O'Connor qui, dans la conclusion de son *Journal de prière*, se dresse sur le seuil de grâce et de tourment qu'est l'entrée du *Purgatoire*, et que Dante évoque avec un expressionnisme éraflé : « Nous y allâmes ; et le premier degré/était de marbre blanc si lisse et si poli/que je m'y voyais comme dans un miroir. Le deuxième était noir plutôt que pourpre, /de pierre rude et calcinée, /et crevassée en long et en travers » (IX, 94-99). Flannery O'Connor ne choisit pas le premier degré, reflet d'une conscience en larmes et purifiée ; elle s'agenouille, avec Dante, sur le deuxième, s'abaissant dans une *contritio* égarée face à la paroi, comme de sang, qui « fait masse au-dessus ». C'est, de la *Comédie*, la seule chose qui presse, le resserrement qui torture : « Demande-lui/humblement qu'il ouvre la serrure » (*ivi*, 107-108). Pour confesser ensuite, en vraie lectrice de Dante et de son outrance dépouillée : « Je voudrais être une mystique et tout de suite. Malgré cela, cher Dieu, accorde-moi une place, si petite soit-elle, et fais-la-moi connaître, et fais que je la conserve. Si je suis celle à qui il revient de laver chaque jour la deuxième marche, fais-le- moi savoir, et fais que je la lave d'un cœur débordant d'amour » (*Journal de prière*, note du 25 septembre [1946]).

Carlo Ossola

Textes cités

- Dante, *La Divine Comédie*, traduction de Jacqueline Risset, Paris, Flammarion, 2010.
- Ossip E. Mandelstam, *Entretien sur Dante*, Lausanne, l'Age d'Homme, 1977.
- Ossip E. Mandelstam, *Les Cahiers de Voronej (1935-1937)*, Belval, Circé, 1999.
- Saint-John Perse, *Pour Dante. Discours de Florence [1965]*, in *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, 1972.
- Flannery O'Connor, *Journal de prière*, Arles, Actes Sud, 2019.

Auteur d'une *Introduction à la Divine Comédie* (Éditions du Félin 2016), Carlo Ossola préside le *Comité national pour les célébrations de Dante, 2021*, et dirige (avec la collaboration de Luca Fiorentini, Pasquale Porro, Jean-Pierre Ferrini, Stéphanie Vermot) l'édition bilingue « *Pléiade* » de *la Divine Comédie*.

4. Les classiques, encore

Nous sommes tous enfermés chez nous : Xavier De Maistre nous enseigne dans son *Voyage autour de ma chambre* (1796) comment redécouvrir – du fauteuil au bureau, de la porte aux gravures accrochées au mur – la vie des objets quotidiens que nous avons autour de nous depuis si longtemps que nous ne les « voyons » plus.

Il semble qu'il n'y ait ni mémoire, ni poésie, ni connaissance dans ces objets. Pourtant, si nous ouvrons *Le Parti pris des choses* de Francis Ponge (1942), nous entrons dans une galerie vivante de prodiges, de l'antichambre à la bougie, de la crevette au pain, aux mûres, et – par-delà la fenêtre – au galet et à l'arbre. Tout devient alors nouveau, fascinant, comme jamais vu

auparavant. Même, et surtout, les objets poussiéreux, ayant atterri dans un débarras, les collections commencées puis abandonnées pendant l'adolescence retrouvent le charme d'un vécu intact, auquel on accède d'une manière différente en passant par la *Collection de sable* (1984) d'Italo Calvino. Et il n'y a pas de quoi plaindre la vieille mappemonde qui ne semble plus pouvoir servir parce qu'elle donne encore à voir les contours de l'Union soviétique, aujourd'hui disloquée : du Catai, l'Arioste, qui parcourrait le monde sur sa mappemonde, fit arriver les merveilles de son *Roland furieux*.

Et si, depuis la fenêtre de notre petite chambre, nous observons mieux le lent ondolement des cimes des arbres, nous pouvons nous interroger sur leur langue secrète et pénétrer dans un monde solennel et fantastique d'arborescences, de sociétés dignes, plus humaines que l'homme, telles que nous les ont décrites *Le Voyage souterrain de Niels Klim* (1741) de Ludvig Holberg ou *Arboreto salvatico* (1991) de Mario Rigoni Stern.

Admettons même, chers amis, que pendant cette longue quarantaine, nous restions courbés sur notre chaise, à regarder dans le vide ou peut-être dans l'almanach, accroché devant nous, qui égrène des jours et des jours que nous devons encore franchir. Il n'y a pas de quoi se désespérer : Johann Peter Hebel, dans ses *Histoires d'almanach* (1808-1815), nous apprend comment nous pouvons entrer dans les almanachs, y trouver des spectres et de la sagesse, des barbiers et des mines d'amour.

Les classiques sont cet espace infini qui nous attend à l'intérieur de nous-mêmes : nous parlons avec des explorateurs de l'éternel, « sans aucune dépense », comme le disaient Giovanni di Pagolo Morelli ou Machiavel en rentrant, le soir, de son triste exil pour converser avec eux.

Ce que nous vivons n'est pas nouveau : Thucydide, Boccace, Manzoni, Camus, Saramago l'ont décrit. En lisant ces grands classiques, on connaît, sans se blesser, le mal, et on apprend « le remède dans le mal », comme l'écrivait Jean Starobinski.

Ils sont notre meilleure autobiographie, celle qu'ils ont déjà écrite pour nous. Il s'agit simplement de nous lire en eux, sans craindre le puits de l'Enfer ni la pénible montagne du Purgatoire, parce que, de jour en jour et de patience en patience, on parvient à la lumière et à la consolation. Laissons-nous guider par la « pupille vivante » de Dante.

5. Europe, notre mère, notre avenir [1]

La crise épidémique que nous traversons fragilise la conscience européenne. Ce n'est pas la première fois : mais il faut savoir bâtir avec la force et les sèves de nos racines.

Un constat historique, tout d'abord : il y a juste un siècle, T. S. Eliot, face au massacre de la 1^{re} Guerre mondiale (qui fut surtout une guerre civile européenne) et au fléau de l'« épidémie espagnole », écrivait *The Waste Land, La terre gaste, vaine, désolée*. Il faut relire ce poème pour notre présent, et surtout son final : il contemplait les « falling towers » de « Jérusalem, Athènes, Alexandrie/Vienne, Londres », fantômes désormais. Il convoque alors toute la civilisation européenne : le *Pervigilium Veneris*, Dante, Gérard de Nerval, pour conclure : « Je veux, de ces fragments, étayer mes ruines ».

J'appartiens à une génération dont les parents ont souffert et rudement payé les méfaits de la II^e Guerre mondiale ; pour nous, la renaissance de l'Europe a été notre pain, notre rêve. À chaque nouvelle génération il faut répéter les vers de Vittorio Sereni, poète et prisonnier en Algérie (1943-1945), citoyen d'une Europe à venir, en quête d'une identité encore non définie, mais déjà invoquée : « Europe, Europe qui me regardes/descendre désarmé [...] / parmi ces rangs de brutes/je suis l'un de tes fils en fuite qui ne connaît/d'ennemi que sa propre tristesse », (*Italien en Grèce*) ; « Pour cela, quelqu'un cette nuit/me touchait l'épaule en murmurant/de prier pour l'Europe » (*On ne sait plus rien*).

Nous sommes à une troisième crise mondiale : notre ennemi est la mort de l'avenir ; l'Europe n'est pas la somme de ses États, de ses langues, de ses traditions : elle est surtout ce supplément de liberté, de dignité, de solidarité, qu'elle a su mettre à la disposition de ses citoyens grâce à la primauté de l'avenir sur les misères et les égoïsmes propres au présent de chaque époque.

D'ici, de la Maison d'Érasme, une nouvelle fois il est nécessaire de proclamer ce que ce grand esprit, l'un des pères de l'Europe, a écrit comme conclusion de sa *Complainte de la paix* : « Montrez alors quel poids représente l'union de la foule des citoyens contre la tyrannie des puissants. Que chacun pareillement apporte ses conseils pour atteindre ce but. Puisse la concorde éternelle unir ceux que la nature a unis par des liens multiples, que le Christ a encore resserrés ! Que tous tendent ensemble leurs efforts, agissant ainsi sur un plan d'égalité pour le bonheur de tous ».

Que cette crise ne soit pas l'occasion pour aggraver l'Europe des inégalités, pour mettre en cause notre patrie commune ; « jusqu'ici – nous rappelle Érasme – rien n'a pu être établi par des traités [...], rien n'a pu se faire par la force. Contre le péril, voyez plutôt ce que peut la bienveillance ». C'est l'heure de la solidarité, l'heure d'un avenir d'unité, de partage, de générosité : le *tous* de chacun de nous, fils de l'Europe.

Références

[1] Texte publié par la Maison d'Érasme, Anderlecht, avril 2020.